Archéologie. Histoire de l'Art.

Celti d'Italia, sous la direction de Paola Piana Agostinetti, tome I, *Archeologia, lingua e scrittura*, par Paola Piana Agostinetti, tome II, *Epigrafia e lingua*, par Alessandro Morandi : Rome, 2004, Spazio Tre, 811 pages (450 et 361 pages).

Ce gros ouvrage, en deux volumes, se présente comme une somme de nos connaissances sur les Celtes d'Italie. On trouvera dans le premier tome, en particulier, une bonne présentation de toutes sources littéraires — avec la discussion de questions toujours ouvertes, comme celles de la chronologie haute de l'invasion gauloise en Italie chez Tite-Live, ou de la portée réelle du sac gaulois de Rome — et un exposé très clair sur les données archéologiques et iconographiques. Le second est un catalogue complet de toutes les inscriptions celtiques d'Italie, où on trouvera l'ensemble des inscriptions dites « lépontiques », mais aussi gauloises et celles dites ligures (de la Lunigiana) avec toute la documentation voulue — dessins, photographies, bibliographies — et la discussion de points comme l'existence ou non d'un génitif en —*osio* dans cette langue (que l'auteur n'admet pas). Paola Piana Agostinetti nous a vraiment livré là un instrument de travail qui sera très utile pour puiser toutes les informations, les plus récentes, sur la culture des Celtes d'Italie, et Alessandro Morandi, à qui nous devons déjà, il y a quelques années, un examen systématique de toutes les inscriptions rétiques (*Il cippo di Castelciès nell'epigrafia retica*, Rome, 1999) nous offre cette fois la même chose pour l'épigraphie celtique de la péninsule. Comme son précédent livre, celui-ci rendra les plus grands services.

Dominique Briquel.

Angelo Bottini, Elisabetta Setari, *La necropoli italica di Braida di Vaglio in Basilicata, materiali dallo savo del 1994, con una Appendice di* Mario Torelli *e* Luciano Agostiniani, Accademia Nazionale dei Lincei, Monumenti Antichi, Serie miscellanea, volume VII (LX della serie generale) : Rome, Giorgio Bretschneider, 2003, 136 pages, 48 planches.

L'ouvrage présente le résultat d'une fouille entreprise en 1994 (à la suite de l'intervention de fouilleurs clandestins !) sur le site de Braida, près de Vaglio, dans la Basilicate, qui a livré les restes d'un habitat indigène des VI^e^/V^e^ siècles av. J.-C. et de la nécropole correspondante. Celle-ci comprenait neuf tombes, contenant les restes de six adultes de sexe masculin, une femme adulte, et trois enfants, dont un certainement de sexe masculin et un autre de sexe féminin. Les corps, placés dans des coffres de bois, étaient déposés sous de petits tumulus de pierres, édifiés sur des plates-formes ménagées à flanc de colline. Ces sépultures ont livré un très riche matériel, qui est soigneusement décrit et analysé par les deux auteurs. Il convient de souligner comme elle le mérite la somptueuse parure de la très jeune défunte de la tombe 102, qui comportait, outre des anneaux d'or, un diadème d'or orné au repoussé d'animaux — lions, cerfs — et pas moins de trois cents pendentifs en ambre. La tombe 101, celle d'un adulte de sexe masculin, ne le cédait en rien pour la richesse : elle contenait un bouclier de bronze de type hoplitique, aux passants

ornés de lions, cavaliers, centaures, d'un modèle rappelant des exemplaires d'Olympie, des jambières ornées de serpent, une épée, un casque de type corinthien, des éléments de harnachement de cheval en bronze. Le faste qu'étalaient ainsi les chefs de la communauté indigène atteste de leur insertion dans un circuit d'échanges avec les parties de la péninsule dominées par les Grecs et les Étrusques. C'est ce que montre en particulier un *lébès* de bronze, à trois pieds, trouvé dans la tombe 106, qui porte une inscription étrusque, prouvant les liens établis avec les populations tyrrhéniennes de la Campanie. Elle porte le nom d'un individu, Petutie, dans lequel Mario Torelli propose de voir un ancêtre d'une famille aristocratique connue à Aeclanum dans une inscription osque du IIe siècle av. J.-C. (Vetter 102) — tandis qu'il envisagerait d'interpréter le second gentilice qui se lit dans le texte, Ricenas, comme l'étrusquisation, par adjonction d'un suffixe étrusque *-na*, du nom d'un chef de communauté indigène, désigné par un terme *rig-* comparable au *rex* du latin. L'hypothèse est indémontrable : elle est au moins en accord avec la richesse exceptionnelle de ces tombes.

Dominique Briquel.

Gino Vinicio Gentili, *Verucchio villanoviana. Il sepolcreto in località Le Pegge e la necropoli al piede della Rocca Malatestiana*, Monumenti Antichi pubblicati per cura della Accademia Nazionale dei Lincei, Serie monografica, volume VI (LIX della serie generale) : Rome, 2003, Giorgio Bretschneider editore, volume de texte de 407 pages, volume de planches de 344 planches.

Cette splendide publication, en un volume de texte et un volume de documentation photographique, présente le résultat des fouilles effectuées en 1970 de 24 tombes sur le site de La Pegge et de 26 autres au pied de la forteresse des Malatesta à Verucchio, et reprises en 1972 sur le second site, aboutissant cette fois à la mise à jour de 163 nouvelles tombes. On ne peut que se réjouir de voir aussi bien publiées ces trouvailles, qui font que la culture de l'époque villanovienne — à laquelle appartiennent ces tombes — qui s'était développée en ce secteur périphérique de la culture villanovienne qui se développait alors en Émilie, autour de Bologne, aussi bien qu'en Toscane, est maintenant bien connue. Mais l'intérêt des trouvailles de Verucchio n'est pas seulement d'ordre local : on sait que les conditions géologiques et hydrographiques très particulières ont amené à la découverte, il n'est pas présomptueux de dire sensationnelle, de matériaux périssables, qui ont complètement disparu ailleurs, en bois et en tissu. Pour la première fois, les mobiliers fastueux des princes villanoviens nous sont perceptibles dans leur totalité, avec des objets qui ont dû exister dans d'autres sites mais n'ont laissé aucune trace. L'ouvrage décrit précisément la structure et le contenu des richissimes tombes 85 et 89 de la nécropole de la Rocca Malatestiana. La tombe 85 a livré un trône en bois avec son marchepied, trois tables rondes de même matière avec leurs trois pieds incurvés, un couvre-chef de fibres végétales, les restes d'un panier : de tels objets ne nous étaient jusqu'à présent perceptibles que par les représentations figurées de l'art des situles. Et les restes d'une tunique en laine qui enveloppait le vase cinéraire, personnifiant ainsi le défunt, nous fait découvrir un aspect du rituel funéraire dont nous n'avions même pas conscience. La tombe 89 est encore plus remarquable. Elle a livré non seulement un ensemble d'objets à considérer comme d'indubitables insignes de pouvoir — deux casques en bronze et une série de haches dont la typologie de certaines rappelle celle que porte une statue de la tombe de Ceri, près de Cerveteri —, les restes d'un grand manteau de laine, mais surtout

le fameux trône dont le dossier incurvé est orné de représentations de scènes liées au travail de la laine — qui nous montrent sur quelles ressources économiques reposait la puissance de ces grands seigneurs. Grâce à Gino Vinicio Gentili, on disposera maintenant d'une étude exhaustive de ces documents capitaux.

Dominique Briquel.

Laura Maria Michetti, *Le ceramiche argentate e a rilievo in Etruria nella prima età ellenistica*, Accademia Nazionale dei Lincei, Monumenti Antichi, Serie miscellanea, volume VIII (LXI della serie generale) : Rome, Giorgio Bretschneider, 2003, 284 pages, 148 planches.

Il s'agit du premier ouvrage d'ensemble réalisé sur une classe de céramique particulière de l'Étrurie d'époque hellénistique : des vases dont les parois argentées et décorées de reliefs, grâce notamment à un décor d'appliques, en faisait des substituts en terre cuite des vases en métal précieux, infiniment moins coûteux qu'eux et qui, à la différence des modèles métalliques, nous ont été conservés par les mobiliers funéraires. On doit saluer comme elle le mérite cette synthèse, qui fait le point sur la question, en donnant les classements envisageables par ateliers, les formes, le sujet des représentations. On mesure le chemin parcouru depuis le temps où P. Wuilleumier, étudiant en 1930 *Le Trésor de Tarente*, attribuait ces vases à des importations tarentines, parvenues en Toscane après la fin de la guerre de Pyrrhus et la prise de la cité grecque par les Romains. L'auteur dégage clairement les lieux de production — la région volsinienne, où on a trouvé le plus grand nombre d'exemplaires, mais également le pays falisque, comme cela avait été bien souligné par V. Jolivet dans un article de la *REA* de 1995. Il montre aussi que cette production débute beaucoup plus tôt qu'on l'avait pensé : dès le milieu du IV^e^ siècle av. J.-C. On a certes affaire à un ouvrage technique, mais — ce qui n'est pas négligeable — agréable à feuilleter même pour les non-spécialistes, par son abondante illustration et notamment des photographies en couleur qui font ressortir l'apparence de ces vases imitant le métal de prix, et qui ouvre des perspectives intéressantes à l'analyse historique — notant par exemple la différence entre l'usage de ces vases à Volsinies, où ils semblent caractériser les tombes aristocratiques, et en pays falisque, où ils sont répandus au sein d'une classe moyenne qui cherche à imiter ainsi le luxe des couches supérieures.

Dominique Briquel.

Gioacchino Francesco La Torre, *Un tempio arcaico nel territorio dell'antica Temesa*, Corpus delle stipi votive in Italia, 14, Archaeologica 133 : Rome, 2002, Giorgio Bretschneider editore, 388 pages, 70 pages de figures hors-texte, 34 planches.

Les objets présentés dans ce volume proviennent de la fouille, effectuée entre 1992 et 1995, d'un sanctuaire découvert sur le site de l'antique Temesa, dans l'actuelle Calabre, qui fut construit vers la fin du premier quart du VI^e^ siècle et subit une destruction violente vers 480/470. La zone a livré un important matériel pour cette époque, mais aussi pour une période antérieure, ce qui prouve l'importance de la zone dès le début de l'occupation du site : la céramique est présente en abondance, que ce soit la céramique corinthienne (103 pièces), laconienne (4),

attique à figures noires (30), ionienne (96), mais aussi d'autres objets, comme des fibules (22) et divers objets du *mundus muliebris*. Cela atteste de la fréquentation féminine du sanctuaire, peut-être liée à l'existence de rites de passage justifiant de tels dons. Particulièrement remarquable est la présence d'une importante série de pointes de lance (74), qui sont des armes réelles et non des reproductions miniatures, et de ce qui semble être un sceptre de bronze, portant à son sommet la représentation d'un homme accompagné d'un bovin (qu'il conduit au sacrifice ?). Ces objets, datables du VI^e^ siècle av. J.-C., amènent l'auteur à l'hypothèse suggestive d'une déposition unitaire, faite à la suite d'une victoire des habitants de la cité grecque sur des ennemis indigènes, sous forme d'une dîme du butin qu'ils auraient voué à la divinité maîtresses des lieux, à qui il est malheureusement impossible de donner une identité. C'est donc tout un pan de la vie de la cité qui ressurgit grâce à ce livre.

Dominique Briquel.

Margherita Catucci, Lorena Janelli, Lucia Sanesi Mastrocinque, *Il deposito votivo dell'acropoli di Cuma*, Corpus delle stipi votive in Italia, 16, Archaeologica 138 : Rome, 2002, Giorgio Bretschneider editore, 124 pages, 28 planches.

Cette étude, de la série du Corpus des dépôts, concerne du matériel découvert le 8 juillet 1911, et dont le journal de fouille tenu par l'archéologue Guido Scifoni offrait une description sommaire, distinguant les différents types d'objets présents mais sans en donner les quantités. Les auteurs se sont livrés à une patiente reconstitution de ce qu'on peut en savoir : elle peut apparaître décevante dans la mesure ou pertes, vols, dégâts dus à la guerre ont fait qu'il ne semble subsister aujourd'hui que 226 objets sur un ensemble qui en comportait certainement beaucoup plus et que des catégories entières d'ex-votos, signalés dans le journal de 1911, ont disparu (seins, yeux, têtes féminines, objets en bronze). Tel quel, l'échantillon réduit qui est présenté dans le livre, statuettes très schématiques, pieds, jambes, phallus, donne une certaine idée de la vie du sanctuaire aux III^e^/II^e^ siècles av. J.-C., époque à laquelle on peut dater ce matériel. On doit être reconnaissant aux trois auteurs d'avoir aussi minutieusement rassemblé ce qui pouvait l'être et de faire que cette découverte d'il y a près d'un siècle ne soit pas entièrement perdue pour la science.

Dominique Briquel.

Annamaria Comella, *Il santuario di Punta della Vipera, Santa Marinella - Comune di Civitavecchia, I, I materiali votivi*, Corpus delle stipi votive in Italia, 13, Archaeologica 131 : Rome, 2001, Giorgio Bretschneider editore, 156 pages, 42 planches.

Ce volume de la série des dépôts votifs en Italie est dû à Annamaria Comella, qui a lancé cette importante entreprise avec M. Torelli et a assuré elle-même la publication du premier volume, consacré au matériel de Faléries, en 1986 : il atteste de la vitalité de cette collection, et aussi de son utilité. Le matériel présenté ici provient de fouilles remontant à plus de trente ans, et n'avait jamais donné lieu à publication, si ce n'est pour les données épigraphiques, comme les trois fragments de vases portant le nom de la divinité à qui le sanctuaire était consacré, la Minerve

étrusque, *menerva*, dont le nom apparaît déjà sur un fragment de bucchero du dernier quart du VI^e^ siècle et se retrouve encore sur une anse d'amphore du III^e^ siècle av. J.-C. La présence de cette divinité est en accord avec le caractère oraculaire du temple, prouvé par la présence d'une *sors*, et peut peut-être même rendre compte de la plaque de plomb portant une longue inscription, dont le contenu échappe toujours aux efforts d'interprétation.

Dominique Briquel.

Henri Broise et Vincent Jolivet, *Musarna 2, Les bains hellénistiques*, Collection de l'École Française de Rome, 344 : Rome, École Française de Rome, 374 pages, 5 planches couleur, 257 figures dans le texte, index.

Ce livre est le deuxième volume de la série consacrée à la publication des fouilles menées par l'École Française de Rome, sous la responsabilité des deux auteurs de l'ouvrage, sur le site étrusque de Musarna, dans l'arrière-pays de Tarquinia, à partir de 1983, le premier volume de la série, rédigé sous la direction de Jean Andreau, traitant des trésors monétaires qui avaient été découverts en ces lieux, ayant été publié en 2002. Le nouveau volume présente un des édifices les plus intéressants du site : des bains d'époque hellénistique, de la seconde moitié du II^e^ siècle av. J.-C., ce qui correspond à un type de bâtiment encore très rare à cette époque, notamment en Étrurie (où l'on n'en connaissait qu'à Sasso Pisano, Mevaniola, Centumcellae, Caeré). Si cet édifice de bains est encore dépourvu d'hypocauste, ce qui est normal à cette date, il n'en témoigne pas moins d'une réalisation luxueuse, avec un décor de mosaïque dont on peut attribuer la mise en place à un atelier d'artisans spécialisés, qu'on voit à l'œuvre à cette période à Rome et ailleurs en Italie. Cette mosaïque a donné lieu, dès avant la fouille systématique, à la découverte d'un document exceptionnel : un *emblema* portant, sur deux bandes latérales parallèles, les noms, en lettres étrusques réalisées à l'aide de tessères noires, de Luvce Hulchnies et Vel Alethnas. Ce sont là deux représentants de l'aristocratie locale, appartenant le premier à une famille attestée par des mentions de magistrats éponymes dans des tombes de Tarquinia du IV^e^ siècle av. J.-C., puis, après la date de ce monument, par le Marcus Fulcinius — forme romanisée du nom — évoqué dans le *Pro Caecina* de Cicéron, qui le présente comme propriétaire d'un terrain à Castel d'Asso, à 5 km de Musarna, le second à la famille Alethna, établie sur le site, dont les deux tombes gentilices, découvertes au XIX^e^ siècle, contenait les sarcophages de plusieurs de ses membres qui avaient revêtu des magistratures soit sur place, soit à Tarquinia. Les auteurs du livre discutent en détail du sens qu'il convient d'attribuer à la mention de ces deux noms : s'agit-il de magistrats éponymes ? ou de magistrats qui auraient procédé à l'édification de ces bains lors de leur année de charge ? ou d'évergètes agissant à titre privé ? On ne peut en décider avec certitude. Mais il est tout à fait exceptionnel que nous soyons aussi bien renseignés sur l'histoire d'un monument étrusque. Et Henri Broise et Vincent Jolivet dégagent remarquablement ce qu'on peut en tirer pour la connaissance de l'aristocratie étrusque de cette époque, dans ce qui était un centre secondaire du territoire de Tarquinia, créé lors du mouvement de colonisation intérieure qui se manifesta au cours du IV^e^ siècle av. J.-C. et qui était soumis à un processus intense de romanisation. Les auteurs soulignent, à juste titre, la tension qui se faisait alors jour, et que ce monument rend palpable, entre les influences culturelles venues de Rome et la volonté de préserver les traditions locales, marquée par le maintien ostensible de la langue nationale (mais il

est sans doute excessif de voir dans les représentations de casque macédonien que portent deux intailles un trait anti-romain). L'étude de cet édifice est, on le voit, riche d'enseignements historiques. Elle l'est aussi par un autre trait, lui aussi singulier : ces bains ont été construits sur l'emplacement d'un temple du troisième quart du IV^e^ siècle av. J.-C., inscrit dans le quadrillage originel de cette fondation coloniale. Les auteurs proposent, d'une manière suggestive, de mettre en rapport cette désaffectation étonnante d'un bâtiment cultuel avec la répression du culte de Bacchus, divinité à laquelle le temple aurait été consacré. Ce ne peut être qu'une hypothèse : mais elle apporte des éléments nouveaux au débat, relancé par O. DE CAZANOVE à propos du « Bacanal » de Bolsena,, sur la possibilité de retrouver des traces archéologiques de la répression de 186 av. J.-C. en Étrurie.

Dominique BRIQUEL.

Manlio LILLI, *Ariccia, carta archeologica*, Bibliotheca archeologica 34 : Rome, 2002, « L'Erma » di Bretschneider, Rome, 410 pages.

On ne dira jamais assez l'utilité des « cartes archéologiques », c'est-à-dire des ouvrages qui, pour un site donné, fournissent, outre les données topographiques et archéologiques, toutes les informations, qu'elles soient d'ordre littéraire, épigraphique, archéologiques ou tirées de documents d'archives. S'agissant d'Aricie, ce livre est d'autant mieux venu que cette cité importante du plus ancien Latium n'avait fait l'objet d'aucune monographie depuis l'étude du Roumain G. FLORESCU, « Aricia. Studio storico-topografico », parue dans *Ephemeris Dacoromana*, 3, p. 1-57, en 1925. L'enquête est exhaustive, remarquablement illustrée de photographies et de plans : selon les règles de ce genre d'enquête, même la présence de blocs ou celle de fragments de tuiles antique sont répertoriées et commentées. Les références aux textes mentionnant la ville d'Aricie sont données : mais on n'attendra pas de ce livre une étude complète du rôle de la cité dans l'histoire. La question du rapport avec le temple de Diane de Nemi n'est pas évoquée, et le rôle qui paraît avoir été dévolu à cette cité vers la fin de la période royale de Rome n'est pas étudié — même si est rappelé l'épisode de la mise à mort de l'Aricien Turnus Herdonius, cet opposant à la politique d'hégémonie sur le Latium attribuée à Tarquin le Superbe, qui correspond sans doute à l'importance réelle qu'eut la *grande Roma dei Tarquini*, selon l'expression de PASQUALI. Que ce soit en ce lieu que fut défaite par les Latins l'armée de Porsenna, après que celle-ci eut, très probablement, conquis Rome et en eut expulsé les Tarquins, que le *lucus* de Diane ait fait l'objet d'une dédicace, connue par un fragment de Caton, de la part d'un groupe de cités latines d'où Rome semble être absente, ce qui incite à placer l'événement en ces années où l'avancée du roi de Chiusi avait séparé Rome du reste de la confédération latine, montre que la cité a été un acteur important du Latium à cette époque. Il est vrai que les traces archéologiques sont encore évanescentes. Il faut espérer qu'un jour le progrès de nos connaissance donnera une base plus concrète à ce qui transparaît de la lecture des textes !

Dominique BRIQUEL.

Lisa Maraldi, *Falerio*, Città romane, 5, Atlante tematico di topografia antica, XIII Supplemento : Rome, 2002, « L'Erma » di Bretschneider, 113 pages, 107 illustrations dans le texte, un plan.

La ville de Falerio s'élevait à l'emplacement de l'actuel village de Piane di Falerone, dans le Picénum. Elle offre au visiteur un amphithéâtre, un théâtre, deux citernes, les restes d'un grand édifice construit sur un soubassement. Ce sont là les vestiges, encore bien visibles, d'une cité qui eut une certaine importance à époque romaine, bien que son nom n'apparaisse pour ainsi dire jamais dans les sources littéraires (au livre III de son *Histoire naturelle*, Pline mentionne ses habitants parmi les peuples de la V^e^ région augustéenne ; deux passages du *liber coloniarum* mentionnent l'*ager Falerionensis*). Elle est peut-être davantage connue des épigraphistes, à cause de la découverte, en 1595, d'une table de bronze portant un rescrit de l'empereur Domitien, de 82, tranchant, dans une querelle entre Firmum et Falerio sur la possession de terres situées entre les deux cités, en faveur des habitants de Falerio. Ce document et ses principales interprétations sont rappelés dans ce livre, au même titre que les principales trouvailles faites sur le site, maintenant dispersées entre les musées de Firmo, Ascoli Piceno, Ancône, Bologne, voire le Louvre. Ces découvertes nous font connaître la ville romaine, telle qu'elle commence à être perceptible au II^e^ siècle av. J.-C., par la présence de céramique à vernis noir. Auparavant le site avait dû être habité déjà par les populations locales. Le corpus des inscriptions dites sud-picéniennes comprend une inscription provenant de Falerone, dont les circonstances et le lieu exact de découverte sont malheureusement inconnus, et une pièce de bronze portant des figures d'hippocampes, trouvé sur le site, a été récemment interprété comme un mors de cheval du VI^e^/V^e^ siècle av. J.-C. par A. Naso (dans *I Piceni, storia e archeologia delle Marche in età preromana* : Milan, 2000, p. 108). Le petit livre de L. Maraldi fait bien le point sur tout ce qu'on connaît de ce centre secondaire de la façade adriatique de l'Italie.

Dominique Briquel.

Christopher H. Hallett, *The Roman Nude, Heroic Portrait Statuary, 200 BC-300 AC* : Oxford Studies in Ancient Culture and Representation, Oxford University Press, 2005, 391 pages.

L'ouvrage que nous propose Chr. H. Hallett met sur le chantier un travail attendu et nécessaire. Comme il l'indique lui-même en fin de volume, les études un tant soit peu ambitieuses sur la représentation de la figure humaine dans l'art ancien sont encore assez rares. Ambitieuse, cette monographie l'est à la fois par l'ampleur de la période envisagée, qui couvre cinq siècles de civilisation romaine, mais aussi par celle de la thématique, puisque cette notion unique de nu recouvre en fait des emplois et des intentions très diverses, selon qu'elle est utilisée dans un cadre privé ou public. Le projet a donc tout pour séduire ceux qui aspirent à des vues synthétiques et audacieuses, alors que la question a souvent été traitée par le biais de monographies particulières.

C'est sans doute, disons-le d'emblée, la composition d'ensemble, marquée par le pragmatisme anglo-saxon, qui risque de heurter le lecteur habitué à la rigueur des présentations typologiques. En effet, l'enchaînement des cinq premiers chapi-

tres est sensiblement chronologique, puisque, après avoir interrogé les précédents grecs et leur sens, l'auteur analyse l'appropriation de ce type statuaire par l'art romain, d'abord dans sa phase républicaine, puis à l'époque impériale (qui aurait peut-être mérité une étude plus périodisée). On change radicalement de perspective avec les derniers chapitres (*Nudity and Divine Symbols*, et *Understanding the Roman Nude*), où interviennent, d'une façon qui peut parfois sembler confuse, le regard des modernes sur le nu romain, les rapports du corps et du visage dans la portraiture ancienne, les aspects idéologiques de la portraiture romaine, ainsi que l'influence des *imagines maiorum*. Le lecteur, souvent contraint à des retours et à des digressions, doit ainsi tenir le cap entre la présentation diachronique d'un phénomène profondément enraciné dans l'histoire romaine, et l'analyse synchronique de procédés récurrents, qui renvoient à des paradigmes mythiques ou idéaux.

Les treize appendices qui suivent le développement mêlent également des points aussi différents que le rappel des principales études existant sur le sujet (app. A.), une indispensable typologie (app. B.) classant par périodes et par genres les 342 pièces relevant du sujet (et dont la liste n'est pas close), mais aussi la présentation rapide de cas difficiles (comme l'identification à Pompée de deux grandes statues romaines, app. F.). Certains, consacrés à des questions tout à fait circonstancielles, comme la représentation de la cuirasse à écailles (app. E.), aux diverses formes de manteau (app. D. et G.), à la *toga picta* (app. L.), auraient pu être intégrés dans le développement, voire faire l'objet d'une note développée, d'autant que leur rapport avec le thème du nu n'est pas toujours très net.

On pourra également s'étonner de voir l'auteur solliciter de nombreuses œuvres quelque peu décalées, soit parce qu'on ne peut les rattacher clairement au type du nu (comme des têtes-portraits, des bustes en haut -relief, ou profils de camées, médailles ou monnaies), soit parce qu'il s'agit de figures drapées, demi-drapées (*hip-mantle*) ou cuirassées, soit enfin parce que l'adjectif « héroïque » peut leur être contesté ; c'est le cas des effigies féminines, qui ont évidemment leur place dans une étude sur la nudité, mais qui renvoient à des références et des intentions très différentes de celles du nu viril.

Mais, bien que l'auteur soit parfois difficile à suivre, on ne rendrait pas justice à cet ouvrage si l'on en restait à ces reproches de forme. Et les lignes qui précèdent ne prétendent pas tant souligner des insuffisances qu'insister sur les risques auxquels s'expose fatalement toute entreprise de ce genre. L'iconographie, encore moins que d'autres disciplines, se satisfait mal de catégories et de définitions trop strictes ; et l'art romain, en particulier, oblige souvent qui veut en renouveler l'approche à se montrer souple dans sa démarche.

L'auteur a parfaitement saisi les enjeux de cette transmission dans le monde romain d'une pratique grecque ; aussi la place de la nudité dans l'art et la mentalité hellénique ancienne est-elle bien située à la lumière des analyses contradictoires de N. Himmelmann et de T. Höllscher, L'auteur montre avec pertinence que le développement de l'art du portrait, essentiellement funéraire, au IV^e^ siècle, s'inscrit dans une tradition iconographique, et comment s'y ajoute à l'époque hellénistique une tradition honorifique particulière aux élites de l'époque. L'implantation de cette pratique en milieu latin est décrite comme une rencontre qui pousse certains Romains à adopter les modes grecques, tandis qu'une frange des élites grecques cherche à romaniser son apparence, sans préjudice de quelques cas difficiles à classer. On suit volontiers l'auteur dans l'analyse de ce phénomène, ainsi que dans sa datation au début du II^e^ s., même si le très attendu Dynaste des Thermes, irrécusable document d'époque, n'est toujours pas formellement identifié comme un Grec ou un Romain. Le rôle essentiel de Délos et de ses ateliers dans ce processus est bien dégagé, encore qu'on regrette l'absence de certaines contribu-

tions de J. Marcadé (sur le manteau frangé de C. Ofellius Ferus), ou de Fr. Queyrel (à propos du Gaulois blessé de Mykonos, et de ses liens avec la portraiture romaine de l'île), qui auraient pu enrichir le débat.

Un autre mérite de cette étude est d'être constamment soutenue par des références aux sources écrites, littéraires et épigraphiques, qui permettent de saisir la complexité de ce phénomène d'acculturation (et celle, de façon plus globale, des contacts entre l'hellénisme et la romanité) ; en effet, une étude précise des emplois du terme *nudus* montre qu'il est beaucoup moins restrictif que le concept même de nudité, et qu'il n'est pas incompatible avec la présence d'un vêtement léger ; d'où l'emploi fréquent de la précision *fully nude*, qui vient amender celle de *heroic costume*. Ce trait lexical est révélateur de l'attitude très partagée des élites romaines envers la nudité : un solide fond de morale conduit à la rejeter (et avec elle les valeurs de l'idéal athlétique grec), en même temps que les valeurs d'excellence des élites hellénistiques, exprimées par la grande statuaire honorifique, sont volontiers reprises par la *nobilitas*. On appréciera également qu'une analyse poussée des termes latins qui désignent le visage vienne alimenter une réflexion sur les différents aspects du réalisme romain, et sur sa compatibilité avec les représentations héroïsées. Il montre également l'embarras des sources littéraires d'époque impériale, qui légitiment la divinisation des bons empereurs tout en fustigeant l'*hubris* de Caligula, Néron, Domitien ou Commode, alors que leurs modes de représentation restent globalement les mêmes.

Enfin, l'ouvrage ne se contente pas d'exposer synthétiquement les théories de ses devanciers, mais les prolonge de façon personnelle sur quelques points majeurs. On notera ainsi qu'il ne reçoit pas sans réserve l'opinion selon laquelle la tradition grecque valorise nécessairement la nudité : elle peut, sur certains documents, comme les gigantomachies ou les groupes galatiques, évoquer la vulnérabilité ou la défaite. Il propose une approche renouvelée du rôle des attributs (armes, animaux, vêtements), qui sont souvent bien plus que de simples *ornamenta* C'est le rapport de ces attributs au corps qui doit être regardé comme essentiel, plus que la situation de la pièce dans une typologie stricte, et l'on comprend mieux pourquoi l'auteur a tenu à inclure dans son propos certaines représentations drapées ou cuirassées. De même, il insiste sur le concept de statue théomorphique, qu'il préfère à celui de représentation divinisée, en particulier à l'époque impériale. Il montre bien ainsi, que l'emploi d'attributs divins dans l'iconographie julio-claudienne relève davantage d'une délégation de pouvoirs que d'une assimilation pure et simple à la divinité.

Ajoutons que l'ouvrage nous invite souvent au rapprochement entre l'iconographie et la littérature ; on songe ainsi au sarcophage historié, daté de l'époque antonine, de C. Junius Euhodus et de Metilia Actè (p. 216-217, pl. 130). Le décor, qui illustre l'épisode des retrouvailles d'Admète et d'Alceste, affecte aux personnages une extrême variété de poses héritées de modèles classiques. Admète y apparaît ainsi trois fois sous les traits d'Euhodus, en *uenationis habitu*, ce qui est moins gratuit que ne le pense l'auteur ; il s'agit d'une allusion très claire à la chasse de Calydon, autre épisode de la vie d'Admète parfaitement attesté par les mythographes. On voit ici que les arts plastiques à Rome procèdent volontiers par allusions et clins d'œil, tout comme la poésie latine, et que la nudité héroïque joue un rôle majeur dans ce processus. De même, l'existence de galeries où un même personnage est représenté selon des types différents, connue par un passage de Stace (*Sil.* 5, 1, 222-224), nous est confirmée par trois grandes statues de la Villa Doria Pamphili, provenant des collections de l'empereur Tacite (p. 208-209, pl. 125-127), et par quelques autres exemples ; cette pratique semble ici l'équivalent des *uariationes* littéraires.

On doit donc saluer ici une étude courageuse, qui, si elle montre la fragilité et la porosité des typologies employées jusqu'ici, propose en contrepartie l'approche intelligente d'un phénomène particulièrement complexe.

Jean-François Croz.

Épigraphie. Numismatique.

L'Année Épigraphique 2002, sous la direction de Mireille Corbier : Paris, P.U.F., 2005, 891 pages.

Sous l'apparente uniformité d'une érudition foisonnante et d'une acribie sans défaut, chaque volume de l'*AÉ* présente des caractères propres, qui ne se découvrent qu'au terme d'une lecture minutieuse. La livraison 2002 contient relativement peu d'inscriptions nouvelles et importantes ; beaucoup de numéros ne concernent que des relectures ou des commentaires. Du moins ces 'généralités' et ces commentaires d'inscriptions montrent-ils que la documentation épigraphique est de plus en plus prise en compte dans les travaux des historiens. Ce qui nous a frappé dans le volume 2002 est l'extraordinaire variété des anthroponymes et des théonymes d'une partie du monde romain à une autre. On ne cesse, année après année, de découvrir des noms nouveaux. La formidable machine à gouverner et à civiliser que constituait l'Empire romain n'a pu accomplir sa mission qu'en acceptant les particularismes pour mieux les intégrer. Tout le monde y gagnait, et la notion même de résistance à la romanisation, qui était naguère le cheval de bataille de quelques historiens, s'effondre d'elle-même.

Selon l'usage, nous énumérons les inscriptions qui ont attiré notre attention, sans nous dissimuler l'inévitable part de subjectivité que comporte ce choix. Nous privilégierons les inscriptions qui concernent la vie littéraire ou culturelle. Généralités : le n° 40 signale une étude de M.H. Crawford *sur la numérotation des tribus romaines ; les n° 70 et 71 concernent le dossier des rapports de Pline le Jeune avec les provinciaux ; le n° 105 reflète les résultats d'une étude sur la charge d'ab epistulis* dans la carrière de Suétone ; le n° 121 est consacré à la vie professionnelle des acteurs ; le n° 133 met en lumière l'utilisation par Tite-Live des archives sacerdotales. Les n° 153 à 170 sont entièrement consacrés à la culture au sens général du terme : la connaissance du latin, l'usage de l'écriture, l'éloquence, les *carmina epigraphica*.

Rome. — Le n° 175 recense le personnel des bibliothèques, à partir de l'époque d'Auguste ; les n° 179 et 180, à propos de la topographie de Rome, mettent en cause Varron, Martial et Juvénal ; le n° 183 évoque en passant la maison de Sénèque. Mais il faut souligner surtout le n° 192, une étude nouvelle sur l'importante inscription des jeux séculaires d'Auguste, qui mentionne à sa ligne 149 la participation d'Horace : *Carmen composuit Q. Hor[at]ius Flaccus*. Enfin, le n° 231 décrit, d'après des inscriptions peintes, les étapes de la construction d'une partie des Thermes de Trajan.

Italie. — Les n° 317 à 328 reproduisent les graffites de la villa San Marco à Stabies ; les n° 340 à 345 concernent les tablettes de cire de L. Venidius Ennychus à Herculanum ; le n° 360 offre de nouvelles restitutions d'une inscription métrique d'Acerra ; le n° 397 propose une révision de l'album et de la *lex familiae Siluani*, à Trebula Mutuesca. À Spolète, n° 439 (l'inscription est connue), un chevalier a offert